

Les Deux blessés. Episode de la dernière guerre.

Numéro d'inventaire : 1979.35658.2

Auteur(s) : Madeleine Vernet

Sarah Menant

Type de document : image imprimée

Éditeur : Éditions de l'Avenir Social (Epône)

Imprimeur : Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges

Date de création : 1920 (vers)

Description : gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur les bords

Mesures : hauteur : 426 mm ; largeur : 275 mm

Notes : Illustration en 10 vignettes de l'histoire de 2 soldats blessés durant la guerre. Thème illustré à résonnance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle

Mots-clés : Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille
Histoire et mythologie

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français
ill. en coul.

LES DEUX BLESSÉS

Episode de la dernière guerre

Texte de MADELEINE VERNET. — Dessins de SARAH MENANT



I. — En 1870, pendant la guerre entre Allemands et Français, un soir de bataille, un soldat allemand, blessé à l'épaule gauche, fut réveillé par le froid de la torpeur qui l'accablait. Il avait neige. Il regarda autour de lui et vit un autre blessé qui poussait de longues plaintes. Il put se pencher sur lui, et constata que c'était un soldat français. Celui-ci avait à la cuisse une plaie brante qui lui faisait perdre beaucoup de sang.



II. — Le poulailler du blessé était déchiré, et le pauvre membre saignant était glacé. Eux, le soldat allemand déchira un grand morceau de sa chemise, et du mieux qu'il put, fit un pansement qu'il banda avec son mouchoir, et attacha avec des épingles. Le sang cessa de couler. Alors, ayant une capote laissée là par quelque soldat, il en enveloppa le blessé. Puis, il se mit à le contempler.

III. — C'était un jeune homme de 20 ans peut-être. Il était pâle et la fièvre s'était emparée de lui. Il n'avait pas eu conscience des soins qu'il avait reçus; mais, ayant été soulagé, il avait cessé de se plaindre. — Tout à coup, de ses lèvres blêmes, un cri jaillit : « Maman ! » — Le soldat allemand en fut remué jusqu'au cœur. Lui n'avait plus de mère; tout enfant il était orphelin. Il ne savait pas ce que c'était qu'être ainsi. Mais il se souvenait d'une femme qui le berçait doucement sur ses genoux. Alors, comme le Français se remit à appeler « Maman », le souvenir de sa mère



lui revint, et il envia son compagnon, qui avait encore la sienne, dont la pensée était avec lui, et rendait moins vive sa souffrance.

Puis, il évoqua la mère de ce Français. Il la vit, en larmes, attendant vainement des nouvelles de son fils. Ne devrait-elle jamais le revoir ? — Allait-il mourir là, le pauvre enfant qui appelait sa mère ? — Ah ! ce devait être affreux la douleur d'une mère qui perd son enfant. Et le soldat allemand se sentit pris du désir de sauver le Français, afin que sa mère ait un jour la joie de le serrer encore dans ses bras.



IV. — Difficilement, il parvint à se mettre debout. Il fit quelques pas, et constata qu'il n'était pas trop affaibli. Il était grand et fort et son désir de sauver le jeune blessé lui donnait une force factice qui le trompa. Il s'agenouilla près du Français, le roula dans la capote et, au prix d'efforts inouïs, il parvint à le charger sur son épaule droite, celle qui n'était pas blessée.



V. — Portant son fardeau, il se mit en route, espérant trouver bientôt du secours. La lune éclairait la neige; on n'entendait d'autre bruit que les appels des blessés et les râles des mourants. Le soldat allemand allait toujours, éclairé par la neige et la lune. Mais le jeune Français était lourd, et l'avance était pénible.



VI. — Puis, les mouvements qu'il avait dû faire, pour charger le blessé sur son épaule, avaient renversé sa blessure, qui s'était remise à saigner. Le malheureux sentait ses forces le trahir. Mais il ne voulait pas faillir à la tâche qu'il s'était donnée. Remontant un arbre, il s'y appuyait quelques instants, désespérant de pouvoir reprendre son chemin. Mais, sur son épaule, le Français soupire encore : « Maman ! »



VII. — Alors, le soldat allemand rassembla ce qui lui restait d'énergie, il voulut relever le blessé, et se relever. Une maison isolée lui apparut, avec des fenêtres éclairées. A tout prix, il fallait arriver là. Cette dernière partie du trajet fut douloureuse pour le pauvre blessé. Les larmes, baissant, des hallucinations passaient devant ses yeux. Il se sentit perdu.



VIII. — Enfin, il arriva devant la maison éclairée. Il frappa à la porte. — Qui est là, demande-t-on ? — Soldat blessé, répondit avec difficulté l'Allemand. On ouvrit la porte et, devant ce pauvre tableau, on se précipita vers les deux malheureux. Une ambulance française était établie dans la maison, et les infirmiers, en toute hâte, déchargèrent le blessé de son fardeau. Mais, à peine libéré, celui-ci vacilla sur lui-même et tomba. On l'étendit sur une couchette.



IX. — Vivement, le chirurgien mit à nu sa blessure, tandis que le médecin lui tâtait le pouls. — Mais il se mourait, s'écria-t-il, le pouls s'en va ! — Oui, dit le chirurgien, il a trop perdu de sang; le cœur ne peut plus résister; nous ne le sauverons pas. En ce moment, le soldat allemand ouvrit les yeux. Il était déjà à l'agonie. Mais il eut un sursaut et trouva la force de dire, en mauvais français, et avec beaucoup de difficulté : « Vous dire au petit Français que moi l'avoir rendu à sa mère. » Puis sa tête se renversa, et un grand soupir sortit de sa poitrine. Il était mort.



X. — Lorsque le petit soldat français fut guéri, on lui raconta comment il avait été sauvé par un Allemand. Alors il se rappela avoir appelé sa mère dans sa fièvre et compris ce qui s'était passé. Un véritable amour prêt naissance en lui pour celui qui l'avait sauvé. Lorsqu'il revint sa mère, il lui dit : « Les boîtes allemandes m'ont blessé, mais un soldat allemand m'a rendu la vie. Mère, nous ne les appellerons jamais des ennemis, car il m'y a pas d'ennemi. Tous les hommes ont une mère, qu'ils aiment tous d'un même amour, et qui les rend tous frères, par-dessus les frontières. Nous ne cesserons jamais de répéter cette vérité. Un jour viendra où elle sera comprise de tous les hommes ! »

Aux Editions de L'AVENIR SOCIAL, à Epône (S.-et-O.)

Dep. 1007. 1007. Villeneuve-St-Georges

